



# Et le ciel se voila de fureur



Tai-Marc Le Thanh



### *Le livre*

« Il paraît que les femmes ont une place en ce monde, mais qu'elles mettront un peu plus de temps à la trouver. »

Abigail, Lisbeth, Samantha, Ellen, Maureen et Anton : dans un chariot en direction du Far West, cinq filles et un garçon aveugle forment une famille d'enfants perdus et recueillis par Hidalgo, une fine gâchette française qui ne se résoudrait jamais à abandonner des orphelins à leur sort.

Rêvant d'un monde nouveau et aspirant à échapper à leur destinée, ils partent à la conquête de l'Ouest, tout en apprenant à se défendre contre les nombreux dangers de ces terres où les hommes ne sont pas moins sauvages que les animaux.

Mais les fantômes du passé sont lancés à leurs trousses, et leur vie sera un combat sans merci.

### *L'auteur*

Né en 1967 à Antony, [Taï-Marc Le Thanh](#) est graphiste de formation et incroyable conteur d'histoires. Il a un don particulier pour les univers fantastiques et ses romans trépidants foisonnent d'idées géniales. On lui doit notamment deux séries de romans parus chez Didier Jeunesse (*Jonah* et *Le Jardin des épitaphes*).

**Tai-Marc Le Thanh**

**Et le ciel  
se voila  
de fureur**



**M+**

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Pour Luis Alberto*



## **PROLOGUE**

### **Une roue brisée**

– Tout a commencé par une roue brisée.

La voix de Lisbeth est aussi claire que celle d’une enfant. Elle s’élève dans la pénombre de la petite mansarde, tranchant les silences ouatés de la fin d’après-midi. Les persiennes de l’unique fenêtre dispensent à la pièce une luminosité orangée, constellée de particules de poussière flottant au gré d’une gravité à peine prononcée. La vieille femme se penche dans les gémissements de son fauteuil jusqu’à ce qu’un rai de lumière traverse de biais son visage fatigué. Les rides qui affleurent à la surface de sa peau s’animent tout à coup en un semblant de sourire.

– Une roue brisée, répète-t-elle à voix basse. Tout du moins, c’est le premier souvenir qui me vient à l’esprit quand je repense à mon enfance.

Je me cale contre le dossier de ma chaise, attendant la suite avec la patience dont je me suis armée, comme le docteur Willard, le médecin traitant de Lisbeth, me l’avait judicieusement suggéré :

« Elle n'a plus toute sa tête. Il se pourrait que vous ne puissiez rien tirer de cet entretien. »

À ce conseil, j'avais hoché la tête puis plissé des yeux, adoptant une attitude réservée et polie. J'avais toujours en mémoire l'interview-fleuve que j'avais effectuée l'année précédente avec un unijambiste. Certes, l'homme n'avait que quatre-vingt-dix-sept ans, mais j'avais su tirer de notre rencontre un récit détaillé de ses souvenirs de la grande crise de 1929.

« Je vais vous conduire jusqu'à sa chambre, a cédé le docteur Willard en constatant qu'il ne pourrait en rien altérer ma détermination. C'est au dernier étage. »

Lisbeth était assise dans un grand fauteuil en osier posté devant la fenêtre. Son regard se perdait vers l'horizon, bien au-delà des grands arbres qui jouxtent le parc de la maison de repos. Le docteur nous a abandonnées, non sans avoir stipulé qu'en cas de problème il se tenait à ma disposition, deux étages plus bas. Il a fermé la porte derrière lui, en veillant bien à ce qu'elle ne claque pas. Lisbeth a tout de même sursauté lorsque nous nous sommes retrouvées seules toutes les deux. Un silence s'est alors installé, empli d'observation mutuelle, un peu comme entre deux animaux sauvages avant que l'un d'entre eux ne se décide à faire le premier pas. Puis Lisbeth s'est présentée, m'a remerciée d'avoir accepté de venir lui rendre visite et a commencé son récit en évoquant cette histoire de roue brisée.

– Le choc a interrompu la monotonie de la route et le chariot a brutalement basculé sur le côté. Je me suis cogné la tête contre une caisse en bois, mais je n'ai pas pleuré... Je n'ai

d'ailleurs pas le souvenir d'avoir pleuré une seule fois durant mon enfance.

– Quel âge aviez-vous ?

Elle marque une hésitation avant de me répondre.

– Quatre ans.

– Nous étions donc en... (Je fais un rapide calcul mental.)  
1865, conclus-je.

Lisbeth ne réagit pas. Son regard s'est de nouveau perdu dans le vide. Je tousse doucement dans mon poing fermé. Elle se tourne brusquement vers moi :

– Vous êtes-vous déjà demandé, jeune fille, pourquoi...

Elle ne termine pas sa phrase, fronçant les sourcils comme si les mots qu'elle s'apprêtait à prononcer venaient de s'évaporer dans les airs. Ses yeux brillent dans la semi-obscurité. Je crains soudain qu'une émotion trop vive ne l'ait fragilisée. L'évocation du passé peut s'avérer une expérience douloureuse chez certaines personnes âgées. Surtout pour une dame de cent seize ans.

Je n'aurais de toute façon pas eu grand-chose à lui répondre.

Pourquoi ?

Pourquoi je me retrouve en compagnie de cette vieille dame, à la questionner sur son passé ? Et surtout, pourquoi ai-je répondu à son invitation ? Je ne suis qu'une journaliste de seconde zone, pour un canard de seconde zone dirigé par un rédacteur en chef de seconde zone. De plus, je n'ai pour l'instant écrit qu'un seul article relatant l'histoire des États-Unis d'Amérique : celui de mon unijambiste. Par quel miracle Lisbeth a-t-elle pu tomber dessus ? Je n'arrive pas à me l'expliquer. Pour être parfaitement honnête, je n'aurais jamais donné

suite à son message si mon patron de seconde zone n'était pas tombé dessus par inadvertance.

– Ce serait une bonne chose, ce papier, avait-il avancé.

Il n'avait rien ajouté. Inutile, j'avais deviné à sa mine fermée qu'il ne s'agissait pas d'une suggestion et que je n'avais d'autre choix que de m'exécuter.

Pourquoi ?

Parce que j'étais jeune, à l'aube vacillante de ma carrière journalistique. Et plus simplement parce que j'étais une femme et qu'en 1977, malgré les prémices d'une émancipation féministe annoncée, une femme était tenue d'obéir aux injonctions de son supérieur, qui plus est lorsqu'il s'agissait d'un homme, même de seconde zone.

J'avais donc traîné des pieds pour me rendre à ce rendez-vous. Pourtant, en voyant Lisbeth pour la première fois, j'ai réalisé que ce n'était finalement pas une si mauvaise chose de me retrouver en sa compagnie.

Alors pourquoi ?

Je n'en sais trop rien, mais je compte bien profiter de l'opportunité qui s'offre à moi. Le premier souvenir de Lisbeth remonte à 1865, il y a exactement cent douze ans de cela. Une simple roue brisée, suivie d'un choc.

Était-ce à ce moment précis que sa vie avait véritablement commencé ?

La sirène d'un bateau pousse un mugissement profond dans le lointain. Une autre lui répond. Le port de Manhattan est en effervescence. Les mouettes couvrent de leurs cris la rumeur continue de la ville.

Lisbeth me sourit.

– Pourquoi le temps passe-t-il si vite ? articule-t-elle de sa voix d'enfant.

Je hausse les épaules, je n'ai pas de réponse à lui fournir.

– 1865, c'était hier, poursuit-elle. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour que défilent les souvenirs. Je sens le vent brûlant des plaines du Wyoming caresser mon visage.

Les yeux clos, la vieille dame s'abandonne à la brise, le menton tendu vers l'avant. Ses fins sourcils s'arquent vers le haut, comme si elle peinait à trouver son souffle. Son sourire s'élargit.

– Sans cette roue brisée, murmure-t-elle, il est probable que le cours du destin eût emprunté un tout autre chemin.

Je sors mon carnet de mon sac, en prenant garde à ne pas faire de gestes brusques. Le fil de sa mémoire semble si ténu que je crains de le briser. J'inscris avec soin la date sur la première page, en haut à droite.

28 août 1977.

Lisbeth s'est redressée sur son fauteuil. Sa voix d'oisillon blessé s'élève avec plus de force :

– Ma vie, jeune fille, a véritablement commencé ce jour-là. Dans les éclats de bois d'un moyeu fragilisé par les chemins tortueux de la piste de Santa Fe. Et tout ce qui a suivi n'est que le fruit de cet incident. (Un rire gracieux s'échappe d'entre ses lèvres.) Le bois sur la pierre, reprend-elle, songeuse. Rien n'est plus troublant qu'une trajectoire. Celle de deux objets, bien entendu, une roue sur une caillasse plutôt récalcitrante. Mais cela n'a rien de comparable avec les trajectoires de la vie.

Elle lève une main. Son index décrit une arabesque invisible dans les airs. À ce signal, les années commencent à défiler,

le compte à rebours s'est enclenché. Les décennies s'effacent à une vitesse effroyable, jusqu'à me propulser au cœur de l'année 1865.

– Mon récit est celui d'une famille, dit Lisbeth. Probablement la famille la plus incroyable qui ait jamais foulé le sol américain. Une famille comme il ne doit en exister qu'une par siècle.

Une sonnerie de téléphone retentit dans le lointain. Lisbeth interrompt son récit. Sa poitrine se soulève au rythme d'une respiration profonde. Une vive émotion vibre à la surface de sa peau.

Peut-être est-ce une histoire qui finit mal ?

– Mon récit est celui d'un continent. (Sa voix s'est réduite à un souffle, comme si le poids de ses révélations pesait encore sur ses épaules.) Celui d'une vengeance également.

Un voile sombre traverse son visage. Elle lève brusquement la tête vers moi.

– Êtes-vous prête, jeune fille ?

Sa demande sonne comme une menace. Je hoche la tête en parvenant tant bien que mal à sourire.

– Ce que j'ai à vous confier, je ne l'ai jamais partagé avec personne. Mon histoire a traversé un siècle entier et, avant qu'elle ne disparaisse dans le chaos de ma mémoire, je tenais à la révéler. J'ignore si vous réalisez la responsabilité qui vous incombe, car ma demande n'a rien d'une formule de politesse. Il s'agit plutôt d'un avertissement.

Ma gorge est sèche, mes lèvres s'étirent alors que mon sourire se crispe.

– Je... je crois que je suis prête, balbutié-je.

– Alors...

Une infime suspension nous fige toutes deux. Les pupilles de Lisbeth sont si sombres qu'elles semblent minérales.

– Commençons, dit-elle.



*Foi, même le ciel semble plus vaste.*



# **PARTIE I**

## **Le chariot disparut derrière la colline**





## **Chapitre 1**

### **Merde**

La roue se brisa.

Le chariot bascula.

Un choc retentit sous la toile, mais pas de pleurs.

– Merde, dit Hidalgo.

Il prononça ce mot en français, ce qui ne manqua pas de faire rire les filles. « Merde », répétèrent-elles tour à tour, en prenant bien soin de faire rouler le « r ».

– Chut, souffla Hidalgo en descendant du siège du conducteur.

Il s'accroupit dans la boue pour constater les dégâts. La toile du chariot se souleva juste au-dessus de sa tête.

– C'est grave ? demanda une voix.

– C'est pas terrible, dit Hidalgo.

– C'est grave ? demanda une autre voix.

– Abigaël s'est cogné la tête, lança une troisième.

– Lisbeth aussi.

– Chut, souffla de nouveau Hidalgo.

Il finit par se lever en essayant d'une main lasse les traces de

terre sur ses genoux. Puis, du pied, il fit rouler la pierre responsable de l'accident hors du sentier.

– On dirait un crâne, fit remarquer une des filles.

La pierre était effectivement d'une blancheur immaculée et sa partie supérieure présentait une surface polie par l'érosion, aussi lisse qu'un galet abandonné au ressac de l'océan.

Hidalgo accueillit l'observation avec un mince sourire.

– On est quel jour ? demanda quelqu'un.

– Vendredi, je crois, répondit-il. Ou peut-être jeudi... je n'en suis pas sûr. Mais peu importe le jour. On pourrait bien être lundi, mardi ou mercredi, ça ne résoudrait en rien notre problème.

– C'est grave ? redemanda la première voix.

– Moins grave qu'une balle dans le derrière, plus grave qu'une ampoule sur le petit doigt de pied.

– Lisbeth se retient de pleurer.

Hidalgo écarta les pans de la toile et passa la tête par l'ouverture.

– Lisbeth ne pleure jamais, murmura-t-il.

À l'intérieur du chariot régnait le désordre. Une des caisses avait basculé et son contenu s'était en partie répandu sur le plancher. Les filles étaient agglutinées dans la partie basse de l'habitacle – mélange de bras, de jambes et de faces réjouies.

– Je vais vous faire descendre, déclara Hidalgo. Faites juste attention à ne pas marcher sur les fruits.

Abigaël fut la première, elle se laissa porter jusqu'au sol en serrant les lèvres, comme s'il s'agissait d'une opération cruciale. Puis ce fut le tour de Lisbeth.

– Faites attention à la boue, prévint Hidalgo. Ne tachez pas vos robes, j'ai déjà fait deux lessives la semaine dernière.

Les deux fillettes acquiescèrent, avant de se donner la main. Cet automatisme arracha un nouveau sourire à Hidalgo. Lorsqu'elles étaient toutes les deux ensemble, il n'était pas rare de voir les doigts d'Abigaël papillonner dans le vide avant de trouver ceux de Lisbeth. Dans ces moments-là, plus que jamais, elles ressemblaient à deux sœurs. Et ça n'avait rien à voir avec le fait qu'elles étaient toutes deux âgées de quatre ans.

Samantha descendit la troisième.

– Je pouvais le faire toute seule, protesta-t-elle. J'ai bientôt six ans.

Hidalgo ne répondit pas et la déposa au sol avec délicatesse.

Suivit Ellen – huit ans – et finalement Maureen qui, du haut de ses dix ans, bondit hors du chariot avant de se réceptionner avec souplesse sur la terre ferme.

– Fais ta maligne... grommela Hidalgo.

Il retira sa veste pour la suspendre à la branche d'un arbrisseau et retroussa les manches de sa chemise.

Pendant qu'il vidait le chariot, les filles s'installèrent sur un rocher et l'observèrent en silence. Au bout de quelques minutes à peine, son visage était déjà couvert de transpiration.

– Tu crois qu'il va le dire ? chuchota Ellen à Maureen.

– Le mot ?

– Oui.

Hidalgo parlait rarement français, même si c'était sa langue natale. Le seul écart qu'il s'autorisait consistait en ce juron qui lui avait échappé et qui exerçait une fascination indéniable sur les filles, surtout depuis qu'il leur en avait expliqué le sens. En catimini, elles avaient fini par appeler cet écart de langage tout simplement « le mot ».

Maureen secoua la tête :

– Non, je ne pense pas qu’il le dira. Il a l’air concentré sur sa tâche, ses mouvements sont calculés, impossible qu’il se cogne.

Ellen pouffa.

– Dix *cents* qu’il le dit, murmura-t-elle.

– Tenu, lui répondit Maureen.

Lorsqu’il ramassa les fruits tombés au sol, Hidalgo grogna sans qu’aucun mot ne franchisse pour autant le pas de ses lèvres. En sortant la caisse la plus volumineuse du chariot, il manqua de trébucher sur le marchepied, mais sa bouche resta close.

– Manqué... chantonna Maureen d’un ton moqueur.

Il sortit l’intégralité du chargement du chariot en ne produisant d’autre son que sa respiration hachée. Il termina par la boîte noire – unique moment où les filles se regardèrent tour à tour d’un air entendu.

– T’as perdu ton pari, chuchota Maureen à Ellen.

Cette dernière se contenta pour toute réponse de faire un nœud à la mèche de cheveux qui lui pendait devant le visage. Le huitième. Elle compta à voix basse avant de déclarer :

– Je te dois quatre-vingts *cents*.

L’une et l’autre n’avaient pas d’argent – elles n’en avaient aucune utilité –, aussi employaient-elles ce système pour tenir le compte de leur dette.

Hidalgo s’essuya le front du revers de la main.

– Nous allons nous installer deux jours ici. Il me faudra bien moins longtemps pour réparer cette satanée roue, mais j’ai l’impression que le coin regorge de gibier. Et j’ai vu quelques arbres à baies avant de gravir cette colline. Qu’en dites-vous ?

Les cinq filles accueillirent cette proposition avec enthousiasme.

siasme. Elles descendirent de leur rocher dans le même mouvement pour se diriger vers une large toile blanche pliée, posée entre les caisses.

– Choisissez un endroit plan pour la tente, ordonna Hidalgo. Je vais aller inspecter les environs pour voir si le coin est sans risque.

Maureen leva les yeux au ciel. D'une part parce que ce n'était pas la première fois qu'elles installaient la tente – elles en connaissaient les étapes par cœur, du choix du terrain jusqu'à l'étendage de la toile –, et d'autre part parce qu'ils n'avaient pas croisé âme qui vive depuis au moins vingt-cinq *miles* : le coin devait être sans risque.

Hidalgo accueillit l'attitude de la jeune fille d'un :

– Il suffit d'une fois.

Maureen baissa les yeux. Il suffisait effectivement d'une fois, ce n'était pas faute d'avoir entendu cette maxime à maintes reprises, énoncée lors de simples moments d'inattention. Il suffit d'une fois pour que l'ours que tu n'as pas su localiser se retrouve face à toi, toutes griffes dehors. Il suffit d'une fois pour que le nid de frelons soit l'ultime bourdonnement que tu entendes de ta misérable vie. Il suffit d'une fois pour que la fièvre des marais ait raison de ta santé mentale. Selon Hidalgo, se prémunir du danger offrait la meilleure chance de survie. Il existait des milliers de façons de mourir dans l'Ouest sauvage. Et bien souvent la maxime « il suffit d'une fois » se ponctuait du conseil suivant : ne jamais baisser sa garde.

Le rouge de la honte monta aux joues de Maureen.

– Je ne baisse pas ma garde, récita-t-elle comme on récite un psaume.

– Parfait, dit Hidalgo avant de s'éloigner.

Lorsqu'il revint, vingt minutes plus tard, la toile de la tente offrait aux rayons du soleil sa blancheur mouchetée. Les filles s'étaient installées, Maureen coiffait Lisbeth, Abigaël attendait son tour en les observant. Samantha faisait courir un scarabée le long de ses doigts fins et Ellen commençait à ramasser du petit bois pour le feu.

Il considéra cette assemblée d'un regard tendre avant de déclarer d'une voix forte :

– Sam, Ellen, prenez vos affaires, on va chasser.

Le soleil était à son zénith. Hidalgo avançait dans les herbes hautes, à travers le bourdonnement incessant des insectes. Dans son dos, Samantha portait une besace, Ellen le carquois contenant les flèches. D'un geste vif de la main, Hidalgo leur fit signe de s'arrêter. Un peu plus bas, dans la plaine, deux daims paisaient en toute tranquillité. Samantha tapa dans ses mains, peinant à masquer son excitation.

– Ils sont trop gros, chuchota Hidalgo. Tu n'arriverais pas à en manger un entier tout de même ?

Une des bêtes leva la tête, sans interrompre sa mastication nonchalante.

– Ils nous ont vus, dit Hidalgo.

– On dirait qu'ils n'ont pas peur, souffla Ellen.

– On est peut-être les premiers êtres humains qu'ils rencontrent, ils ne savent pas encore bien à quoi s'attendre.

Les herbes hautes ployèrent sous une bourrasque un peu plus forte. Les deux daims disparurent en quelques bonds.

– Sage décision, dit Hidalgo en se relevant.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection M+

*On ne coupe pas les pieds d'une jeune fille*

© 2022, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition  
© 2022, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : janvier 2022

ISBN 978-2-211-32039-9